

# Confiné, je suis

Philippe Crubézy

Confiné, je suis. Tourne en rond. Pas circulaires, pas qui font des boucles, des huit, pas qui dessinent l'infini. Sur les ondes multiples le décompte permanent, perpétuel, le décompte morbide. Pas décompte d'ailleurs mais compte, compte fictionnel, compte de science-fiction. Un décompte serait terrible ; en France nous étions soixante sept millions et soixante quatre mille habitants au dernier recensement mais moins cinquante huit morts font soixante sept millions et soixante trois mille neuf cent quarante deux mais moins quarante cinq font soixante sept millions et soixante trois mille huit cent quatre-vingt-dix-sept mais moins...

C'est comment qu'on freine, c'est quand qu'on arrive à zéro ?

Je confine les nouvelles comme les pas, je sais tout ce qu'il y a à savoir, tout ce qui tourne en rond : l'incrédulité, la bravade, la dénégation, la sidération, les recommandations, les objurgations, la progression, le couvre-feu, l'inéluctable. Je confine ma vie, je confine mes pensées, mes émotions, mes paroles. Je confine mon destin.

Tout à l'heure, j'irai acheter le pain, la confiture, le café sans mot dire et à distance. Rasant les murs, rasant la maladie. Je compterai le nombre de personnes croisées, j'en profiterai aussi pour guetter furtivement le retour des oiseaux. Puisque le ciel redevient bleu et sonore.

\*\*\*

Confiné, je suis. A l'affût du signe annonciateur. Cette sensation d'étouffement, cette pression sur les tempes, ce raclement de gorge. A suivre. La douleur à l'omoplate ? Non, tout de même pas. La poignée du hall d'entrée, la dernière accolade à l'ami croisé dans la rue il y a encore peu ? Étreinte trop affectueuse il y a trop peu de temps et j'aurais dû me laver les mains encore une fois. Impossible de dénombrer ses gestes le temps d'une journée. Le temps d'une journée, le temps a le temps de s'écouler, les sécrétions de se former et les pensées de s'entrechoquer.

Au siècle dernier, les tigres étaient tapis dans les moteurs, les ronds rouges arrivaient, les soutien-gorge brûlaient, Pierrot était fou et ses bâtons de dynamite éclataient jaunes et rouges sur le ciel limpide.

Qu'est-ce qui est tapi, qu'est-ce qui arrive, qu'est-ce qui brûle, qu'est-ce qui est fou ?

Un blanc.

Demain, le fleuve aura changé son eau qui sera plus claire. Libéré, je serai à l'affût du trille, des plumes abandonnées aux buissons, de la branche qui ploie sous la mésange.

\*\*\*

Confiné, je suis. Mesure la longueur des files d'attente devant les magasins ouverts, l'air réglementaire entre chacun. Les paroles sont rares au contraire des regards et ceux qui parlent sont suspects d'inconscience ou de bêtise terne. A mi-chemin entre la défiance et l'empathie, j'avance vers le jour d'après qui se distinguera peu du précédent. La vie est uniforme, lente et les arbres aussi semblent avoir ralenti le flux de la sève. Nous frôlons le printemps mais les

couleurs, signe du renouveau, sont encore absentes. J'attends le rouge, le rose tremblant, le jaune espagnol.

Si encore il y avait la mer et son ciel tachée de mouettes aux mille gorges mais il n'y a que le vent faufile de pierres, de béton gris. Qui confine les couleurs ; celles aux joues de la gamine, aux lèvres de la femme, aux bourgeons éclatés ? Qui a mis la ville dans un grand sac de jute rêche ?

Un blanc.

Je confine l'après-midi dans la trace de la matinée. Le soleil apparaît, froid pourtant, qui tente de dessiner quelques ombres sur le mur. Signes vides de la lumière, elles marquent en pointillés l'empreinte immatérielle de mes confins.

Barbelés terribles s'ils ne blessent pas le fugitif.

\*\*\*

Confiné, je suis. Ne vois plus la ville, le mouvement. Peu de poids dans la balance des émotions, le fléau reste bloqué, oblique. Les nouvelles ressassées, la noria des informations ne remplacent pas l'émoi que procure le fil tremblé de l'horizon, même urbain. La fenêtre de l'ordinateur n'en est pas une ; un soupirail tout au plus d'où remontent quelques fois des remugles surprenants.

Des bruits d'enfants parviennent au crépuscule, de petites taches colorées dans le silence ; rires de petites filles, je pense. Je les plains plus que leurs parents peut-être bientôt excédés. Je les plains comme je plains l'eau vive empêchée.

Qui empêche le torrent de dévaler d'oxygène en oxygène, qui rend la mer indigne du fleuve et les enfants prisonniers de quelques mètres carrés ?

Un blanc.

La nuit se glisse sous l'arbre penché, éteint la blancheur du crépi, les peaux se retournent. Ailleurs, les tournesols piochent de la tête jusqu'au prochain soleil.

\*\*\*

Confiné, je suis. Prisonnier du nouveau monde, attends le bon moment pour sortir, les quelques minutes permises. Choisir l'heure de la cavale comme seule liberté, liberté conditionnelle, sauf-conduit en poche.

Jouir et profiter, la main sur la bouche s'il le faut, de l'inespéré rayon de soleil ? Alors, ce sera vers midi mais il sera encore tiède et dessinera peu de volumes sur les murs. Jouir et profiter du miracle de ce même soleil, plus tard à l'heure du coucher et peut-être mauve enfin ? Je verrai, si je veux, je suis un homme libre, le choix m'appartient.

Marcher vers la droite, vers la gauche, l'épicerie ou la pharmacie peu importe mais marcher lentement, en dégustant. Après avoir laissé passer une dernière voiture, risquer au milieu de l'avenue délaissée un arrêt anarchiste et fervent, bras en croix, sourire offert au ciel presque pur. Chanter, au moins dans sa tête ou alors en chuchotant, le temps du merle moqueur et des pique-niques trop arrosés de rosé. Et puis rentrer, retrouver son couffin, sans avoir parlé à personne ni acheté la moindre baguette.

Rebelle avec une drôle de cause.

\*\*\*

Confiné, je suis. Entends la radio répéter l'alerte 19.

Au siècle passé, la chanson disait Alerte les bébés, aujourd'hui un bobino en boucle prescrit d'alerter les vieux et les distances. Les bébés sont devenus grands et leurs enfants se retrouvent autour des bacs à compost, les vieux

sont en concurrence passive avec les moins vieux. La médecine pleure de trancher qui doit monter dans la barque.

Ne suis pas sorti, n'ai vu ni vieux, ni jeunes, ni papiers gras bousculés par le vent. N'ai pas vu le fleuve funeste.

Tu n'as rien vu à Bagnolet.

Et pourtant quelque chose a explosé. L'onde de choc roule, roule, roule. Me viennent des images de westerns ; villes fantômes d'après la ruée vers l'or, portes de saloon disloquées, crachoirs renversés, poussières qui tourbillonnent, folles comme des bobinos.

Un blanc.

A la radio, se dit l'épuisement quand tout s'amenuise de la lumière du jour au temps qu'il reste avant qu'il fasse vraiment nuit. Et dans cette nuit promise, il y aura-t-il encore des lucioles pour guider le promeneur solitaire ?

\*\*\*

Confiné, je suis. Ne me suis pas aperçu que le jour était fini. La nuit respecte son calendrier et tombe l'ombre immense jusqu'à demain. La nuit se moque du confinement, service service. Le jour, la lumière, le vent, les nuages bougés par le vent, la nature, la fameuse nature tant aimée et les éléments qui la soulignent se moquent du confinement. Le confinement, empreinte de l'explosion, est l'affaire de l'humain.

Entendez-vous les animaux rire de nous et ressortir leurs maillets pour enfin reprendre leurs parties de croquet endiablées ? Chamois contre vautours, renards contre poules. Voyez-vous les couleurs se hausser du col dans le ciel et les rivières, savez-vous que les saumons partent en symposium ?

Un blanc.

Et pourtant, quelques heures plus tard avec ou sans insomnie, le calendrier tournera sa page et je retrouverai le

fil du sens, un instant égaré. Mais, radio éteinte, m'astreindrai surtout à surveiller la pousse du groseillier.

\*\*\*

Confiné, je suis. Hier, ou était-ce avant-hier, j'ai ouvert l'enclos. Comme on desserre la cravate, comme on relève les manches sur les coudes, comme on trempe ses pieds dans l'eau du ruisseau avec appréhension et délice.

Pauvre ruisseau bitumé où roulent comme souvent papiers, cartons, canettes. Les quelques personnes que j'ai croisées m'ont dévisagé, calculant mentalement le mètre réglementaire à respecter entre nous. Tout de même, je dois rendre grâce au petit bonhomme qui promenait son minuscule chien noir ; nous avons échangé un regard souriant, quasi clandestin et j'ai pensé que son chien s'appelait peut-être Alibi. Plus loin, le petit parc, misérable Aubrac de banlieue, était fermé. Où étais-je ?

Un blanc.

Aujourd'hui, ne sortirai pas. Depuis la fenêtre regarderai le vent se mettre de la partie et balancer les ombres selon sa musique circulaire mais n'irai pas éprouver sa caresse s'il est chaud, sa morsure s'il est froid. Le vent n'a pas besoin de moi pour être le vent, la terre n'a pas varié sa vitesse.

Ne compterai pas les scooters insoumis, n'évaluerai pas les distances, les barrières prophylactiques, ne traquerai pas les lézards millénaires endormis au creux des fougères pelées, n'herboriserai pas. Ne défierai pas la loi.

Resterai sur ma chaise et me demanderai « Où suis-je ? »

Un blanc.

Je chercherai un miroir pour m'y voir et, d'un coup, nous serons deux à résister contre l'invisible, l'invisible oppression. Presqu'une avant-garde militante. Et quand je quitterai le miroir, je sais que mon image se réfugiera sous le

tain prête à resurgir, à me secourir d'un regard complice dès que je la solliciterai à nouveau.

En ces temps troublés, il est doux de pouvoir compter sur soi.

\*\*\*

Confiné, je suis. Oublie l'astreinte imbécile du jour le temps d'une nuit. Les coudes, les genoux se plient, se déplient, les chevilles cherchent leur place durant ce temps trop court interrompu de rêves, de soubresauts angoissés.

Au siècle vingt, adolescent confiant et idéaliste, je me voyais donner rendez-vous à mes amis de lycée devenus adultes, quelque part dans les faubourgs de Bornéo au volant nonchalant d'une Land-Rover blanche. Y a t-il des faubourgs à Bornéo ?

Un blanc.

Au siècle vingt et un, je rêve que je marche ou cours sur une route de montagne, sûrement quelque part en Auvergne. Un virage très serré, très pentu d'où surgit la calandre avant d'une grosse Land-Rover dernier modèle, couleur paille brûlée. La voiture recule, renégocie son virage en serrant sur la droite, côté ravin. Et verse dans l'abîme. Polminhac n'est pas Bornéo.

La nuit se termine, ne l'ai pas vue passer effacée qu'elle fût par le rébus psychanalytique. Le jour m'attend, je me lève et rejoins ma guérite, l'arme au pied. L'Auvergne, la Malaisie sont loin derrière la fenêtre, derrière le mur. Alors, fermer les yeux comme en pleine nuit, et d'un songe sans regret abattre l'horizon vers sa jeunesse.

\*\*\*

Confiné, je suis. Calcule le bon moment pour sortir, celui qui tendra au mieux le fil lâche de la journée.

Le soleil est tiède ces jours, peut-être lui-même convalescent mais l'hiver n'est pas une maladie, alors une fois dehors frôle les murs qu'il éclaire et boit sa lumière comme à la fontaine. Les rues, les avenues trouvent leurs vraies dimensions dans l'absence de trafic. Cette rue n'est pas droite, finalement, celle-ci grimpe plus que prévu, c'est grand un carrefour. Les enfants pourraient prétendre à de nouveaux terrains de jeu, d'une façade à l'autre, si on ne les attachait pas de liens invisibles.

La ville est nue, ne cache rien, perd ses couleurs. La ville est pâle, chlorotique. Restent, de loin en loin, le vert des pharmacies, le rouge des tabacs, le blanc des hôpitaux tremblants. Le gris-noir du bitume. Reste l'envie de la lenteur pour retarder encore un peu le casernement et les heures élastiques.

Quand deux cargos chargés ras la gueule de containers se croisent au large d'un océan, lancent-ils fraternellement leurs sirènes ?

Un blanc.

Les quelques esquifs angoissés chargé ras le caddie que je croise sous le soleil blême virent de bord, insensiblement, pour me préserver de leur écume. Et moi je change de trottoir.

\*\*\*

Confiné, je suis. Me tiens dans la lumière, considère les volumes, les distances de mur à mur, dénombre les sons ; il y en a peu et en même temps davantage puisque d'habitude je ne les entends ou ne les écoute pas. Un bourdonnement confus, un sifflement par-dessus, la radio à quelques mètres et ses rires calcifiés. Mais pas le pas du chat. Tout à l'heure, un rire d'enfant comme un cristal miraculeux.

Souvent on écoute son cœur mais on ne l'entend jamais. Ou rarement. Peut-être à l'ultime seconde, au

moment où l'on dira « Plus de lumière » nous parviendra le dernier son, le nôtre. « Qui frappe à ma porte ? »

Un blanc.

Battement privé, épiphanie chuchotée.

Entendus tout de même au loin (vraiment loin ?) le grésillement d'un deux-roues, la rumeur d'une voiture, l'alarme impérieuse d'une ambulance et, plus près vraiment, une conversation entre deux voisines invisibles puisque l'invisible est l'indice de ce moment. Le silence imposé fait résonner étrangement les sons familiers et les bruits anonymes.

Ils couvrent le jazz de mon cœur et ont valeur d'images.

\*\*\*

Confiné, je suis. Ce matin, une heure a été engloutie, dévorée par un monstre chronophage tapi quelque part dans un pli du temps. M'en suis aperçu par hasard, comparant mes différentes horloges électroniques et manuelles. Le monstre aurait bien pu se repaître de deux supplémentaires ; ma journée n'en aurait pas été bouleversée pour autant. Il y aurait donc des heures inutiles et depuis quand ?

Un blanc.

L'électricité a disparu elle aussi, le temps d'un battement de cils, et dans cette seconde j'ai pensé black-out, grande pénurie, arrêt total. Anémie du monde ; la fragilité devient la norme. Les heures sont vulnérables, les fluides magiques sont pris de faiblesse et je marche à cloche-pied, au risque de tomber, pour faire durer l'escapade.

Le funambule a chuté et, la cheville peut-être brisée, se demande comment il va pouvoir remonter sur le fil. Le public tape dans ses mains pour l'encourager, il a payé sa place le public et M. Loyal a la mine sévère. Mais le funambule commence à se demander si marcher sur un câble

tendu ça vaut vraiment le coup. Il tourne la tête vers l'écuyère qui le regarde, les larmes aux yeux depuis l'embrasement du rideau, et la trouve soudain très jolie.

\*\*\*

Confiné, je suis. Hors de la ville, hors des chemins, hors du dehors.

Les heures s'agglutinent, se distinguent à peine, de plus en plus masquées. Elles avancent de biais, se remplacent l'une l'autre, anonymes et irresponsables. Et puis c'est la nuit et puis c'est le jour. Sans plus de raison qu'un lent caprice éternel. Matin et soir sont réversibles, s'enfantent l'un l'autre mais sans plaisir. Ici, le jazz, la java ont cédé le pas et voici le temps du Largo avec diminuendo. Les causalités s'effacent, battues, subjuguées par le retour des oiseaux et l'ampleur du printemps. Quelle sève ce printemps, quelle floraison dans la liberté, vraiment, vraiment la Nature ! Ah ! Ah vivre, enfin. J'entends ça, confusément quand j'entends quelque chose et c'est vrai que les glycines débordantes se moquent du mur qu'elles enchantent.

Mais vivre le printemps devant son écran, derrière sa fenêtre ?

Un blanc.

Un blanc comme un e disparu ; le e de l'espoir, le e de l'aventure, le e de l'émoi. Soi-même disparu car assigné au miroir inamical, le miroir qui vous parle en silence et vous fait reproche muet.

\*\*\*

Confiné, je suis. A la découverte des ruelles désertes, étonnées du silence qui s'invite. L'autoroute proche a mis sa

rumeur sous le boisseau comme une qui bouderait en retenant sa respiration.

Quand on coupe le moteur ou quand l'essence n'arrive plus, la voiture ne fait plus de bruit, hors le sifflement du vent le long de la carrosserie, et continue de rouler, stupide, droit devant elle jusqu'à s'arrêter. Au dernier instant, le conducteur la gare sur le bas-côté, près du talus en fleurs. Une fois le véhicule immobilisé, se fait un vrai silence et ce silence colonise entièrement le cerveau du conducteur impuissant. Il n'en croit pas ses oreilles quand il s'aperçoit que le silence est en lui, organique.

Devant ou derrière, la route continue, pour rien et à quoi bon ? Sur le talus, les fleurs oscillent sous le vent mais ne lui montrent aucune empathie et pourquoi le feraient-elles ? Alors, sortir de la voiture, se retrouver nu sur le bitume, regarder vers l'Est, vers l'Ouest et choisir une direction ; aller de l'avant ou s'en retourner. C'est la panique ou la délivrance.

Un blanc.

Il fut un temps où certains ont jeté les clés avant de très vite les reprendre et de se les accrocher solidement à la ceinture. Aujourd'hui, il est interdit de faire tourner la clé dans la serrure et la porte doit rester fermée ou s'ouvrir sur la rue déserte, encombrée de voitures à l'arrêt.

\*\*\*

Confiné, je suis. Recherche dans l'œil qui surplombe le masque la trace des paroles qui ne s'échangent plus ou alors, en douce, comme une marchandise clandestine sur les docks, la nuit. Trois mots à voix basse, peut-être un sourire complice et le Bernard L'Hermite retourne en sa coquille.

La vie s'arrondit, roule doucement, boule qui glisse vers le coin du billard, rebondit sur la bande en biseau, perd encore de sa vitesse et de sa folie, change de direction et la

nouvelle n'a pas plus de sens que la précédente. Autant de directions que de rues. Elles nous semblent rectilignes comme autant de rivières solides mais c'est suivant une spirale intime à chacun qu'elles nous ramènent à notre point de départ ; nous-mêmes. Je crois échapper en ouvrant la porte, faire la nique au radar, au voisin méfiant, je marche seul, nez au vent, mais après quelques pas bravaches je me retrouve assis sur ma chaise à scruter les indignations électroniques. Ai-je été boule blanche ou blanche pointée sur ce tapis vert printemps ?

Un blanc.

Pas la noire tout de même ou est-ce moi-même qui suis chassé par moi-même et sous l'impulsion de quelle canne ? L'arnaqueur et La couleur de l'argent sont des films qui décrivent le milieu du billard.

Confiné, je suis. Ne suis ni peintre ni sculpteur pour chanter la spirale par la matière. Ni musicien pour la façonner en rythmes.

Ne cueille que quelques mots parmi ceux qui restent dans les champs lexicaux. La couleur, le son ou le bruit, la lumière, sol y sombra puisqu'il est question d'un taureau invisible et furieux, d'un enclos intime, de combat et de mort, puis le dedans, le dehors, l'horloge, l'espace, la rue, le sentier, la droite ou la courbe, l'insolence des pivoinés, le printemps, le miroir, l'espoir, l'espoir dans un vent qui lèverait et la levure prometteuse, le pain comme un alibi d'escapade.

Me viennent les enfants incertains dans la bataille, les vieux qui ne savent pas qu'ils ont cent mille ans depuis le mois dernier, les voisins invisibles, les inconnus puisque plus d'amis proches, la règle, le règlement et donc le contrebandier ou le rebelle mais aussi l'asservi et la servitude volontaire. Et pour échapper ou croire à l'échappatoire, la fenêtre, l'écran qui fait mal aux yeux et

souvent à l'âme, le livre, la prière pour certains et la colère pour d'autres, la révolte, demain, l'imagination, le refus, l'indignation répétée, le désir, le dessein ou la proclamation.

Et sous la croix verte qui scintille la médecine, le savant ou le charlatan, l'escroc, le crédule autant que l'abnégation, l'hypothèse et l'effort, la faillite de la veille, la réussite du lendemain, le poumon vous dis-je, le cœur, le corps, le corps, le corps, nous.

Me vient un mot ; blanc.

Et je sais que la pièce manquante du puzzle aura la forme d'un w.

\*\*\*

## L'auteur

Il a commencé par être amoureux de sa prof de français. Il n'en est pas devenu Président de la République pour autant mais, grâce ou pour elle, il a abordé les rivages du théâtre. Puis le théâtre l'a submergé et il en a fait son métier. Comédien ; les trains, les tournées, les hôtels. Puis il a voulu dompter le théâtre en l'écrivant. L'écrit vivant. Puis la poésie, l'aube du monde. Puis le chemin vers le roman comme celui de Compostelle, à pieds. Puis l'auberge de la nouvelle où rassembler ses forces.